

Jean-Noël Chrisment

## La minceur

Il n'y a pas de bord  
au malheur, pas de fin,  
où les pieds de la mort  
et de l'homme qui vient

derrière, en direction  
du rouge, du soleil,  
s'arrêtent. Les talons  
devenus les orteils.

Tout ce qui est derrière  
l'homme, bleu océan,  
passion ou colère,  
soudain passé devant.

Le dos devant le torse.  
Le reste peut glisser  
encore sous la force  
d'inertie, loin des pieds.

Et ce qui est en haut  
de lui-même, par terre.  
Voilà ce que la peau  
fatiguée laisse faire.

Sauf si la cohérence  
amère des tissus  
résiste mieux qu'on pense.  
Il devient ce qu'il fut.

Les pieds de sa mort entre  
les siens gênent. Sa tête,  
que la mémoire excentre,  
balle quand il s'arrête.

Mais aucune raison  
de s'arrêter, non, suivre  
son élan jusqu'au fond  
des odeurs et des fibres.

Il s'oriente vers  
une épure, où la peau  
sèche, accablée de nerfs,  
se défend mal des os.

Son allure évolue  
vers l'absence, il maigrit,  
et ressemble aux statues  
de Giacometti.

L'homme qui marche cède  
à l'attrait d'une image  
dégraissée de ses laides  
précautions d'usage.

Sa foulée longue tend  
vers une silhouette  
dont les contours vacants  
froncent sur le squelette.

Il recherche un profil  
qui tienne par les gestes,  
par leur axe viril,  
purifié du reste.

Car c'est à la minceur,  
au calme longiligne  
où montent les odeurs,  
que le chagrin l'assigne.

Sa propre quintessence,  
énergique et légère,  
le nargue, le devance,  
à la fin l'exaspère.

Il voudrait la saisir,  
au moins coïncider  
avec elle, au désir  
en astreindre l'idée.

Mais aucune limite  
au malheur, et pas lieu  
de s'arrêter là, quitte  
à s'écrouler si vieux

que la blancheur des os  
lui serve de candeur.  
Vent et soir dans son dos  
changent sa tête en fleur.

Des bribes d'univers  
en fuite, en lui, se figent.  
Sa nuque lourde acquiert  
une minceur de tige.

Dans l'amaigrissement  
brutal qui l'exténue,  
cheveux & sentiments  
en pétales se muent.

Une senteur de terre  
forte comme la honte  
la plus rudimentaire  
à travers lui remonte.

Ainsi, du corps humain,  
les hommes se détournent.  
C'est sur d'autres terrains  
désormais qu'ils séjournent.

Au fond des paysages  
superbes, c'est par foules  
denses que leur passage  
à trépas se déroule.

Parfumés, sveltes, nus  
comme le sont les fleurs,  
les voici devenus  
des taches de couleur.

Dans ce qui est après  
le regard, l'océan,  
derrière la beauté  
qui nous passe devant,

le geste et l'apparence,  
et la pensée magique,  
dans le dos que la transe  
tourne aux vieilles logiques,

et l'échec de nos langues  
à se passer de mots,  
le dépit sert de gangue  
à ces morts verticaux.

Le dépit sert aux fleurs  
humaines d'involucre.  
Sous les volcans, ailleurs,  
les champs de canne à sucre

aux floraisons de plumes  
blanches, bercent la mort  
des indiens que nous fûmes.  
Autres fleurs, autres corps.

Les champs de tournesols  
parquent des morts d'ici,  
plus récents, que les sols  
fertiles modifient.

Comme un vent dans le cou,  
le frisson inhérent  
aux crépuscules roux  
crispe ces morts en plants.

Là, les hommes finis,  
stylisés, disparaissent,  
florales effigies  
sans dignité ni fesses.

Car les fleurs qu'ils deviennent  
sont aux oiseaux le signe  
que d'une trace humaine  
ils cessent d'être dignes.

Le bas du ciel obscur  
où les vols doux les frôlent  
s'allège à peine sur  
leur absence d'épaules.

C'est une pesanteur  
propre à l'absence même  
qui voûte la maigreur  
de leurs formes extrêmes.

Et ces formes ne sont  
pas des formes non plus,  
elles ont l'abstraction  
funèbre de statuts.

Elles n'expriment rien  
que les états de fait  
terrestres du chagrin  
dont nous sommes extraits.

Il n'y a pas de terme  
au chagrin, pas de rive  
livrant la terre ferme  
à d'autres perspectives.